

19538

Oraison

FUNÈBRE

DE

M^{re} JEAN-MARIE-DOMINIQUE

DE POULPIQUET DE BRESKANVEL,

PRONONCÉE

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE QUIMPER,

LE 2 JUIN 1840,

Par M^r l'Abbé GRAVERAN,

CHANOINE HONORAIRE, CURÉ DE BREST ET ÉVÊQUE NOMMÉ
DE QUIMPER.

FB
922
POU



QUIMPER,

Typographie de E. BLOT, fils.

— Juin 1840. —

M. Alaph

Evêque de Quimper.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

Ne perdez pas le souvenir de vos Pasteurs, qui vous ont fait entendre la parole de Dieu ; et témoins de leur fin bienheureuse , rendez-vous les imitateurs de leur foi.

HÉBR. XIII 7.

CHRÉTIENS que cette cérémonie rassemble, prêtres, lévites, pieux fidèles, permettez que j'interrompe les prières de l'Église, pour vous entretenir quelques instants du Pontife, long-temps l'objet de notre vénération, aujourd'hui l'objet de nos regrets unanimes, M^r JEAN-MARIE-DOMINIQUE DE POULPIQUET DE BRESKANVEL, Évêque de Quimper. S'il vivait encore au milieu de nous, si son autorité gouvernait encore ce Diocèse, heureux et reconnaissant de son administration paternelle, je me garderais bien de vous faire entendre son éloge, et de parler de ses vertus, en présence de cet Autel qui le vit si souvent prosterné dans l'humble attitude du pécheur, se frappant la poitrine et implorant la miséricorde. Sa modestie rougirait, son humilité serait dans les allarmes à la première annonce de mon dessein ; et son autorité pontificale interviendrait avec force, pour m'ordonner le silence, et rappeler à mon esprit oublieux la recommandation du

sage : Garde-toi de louer l'homme avant sa mort. (1) Défense pleine de raison, et dont votre pensée comme la mienne apprécie tous les avantages dans l'intérêt de la vérité. Les hommes puissants, s'ils sont mauvais, sont flattés basement durant leur vie, et déchirés impitoyablement, quand la tombe a dévoré leur puissance : les bons passent en silence ; ils vivent, et le monde ne s'en occupe pas ; ils marchent dans leur vertu, et le monde ne les voit pas ; ils parlent de Dieu, du devoir, du bonheur, et le monde ne les entend pas ; chacun de leurs pas est marqué par une bonne œuvre, et les discours du monde ne s'en entretiennent pas ; mais à leur disparition, un bruit extraordinaire se fait entendre ; chacun a senti le coup que la mort vient de frapper ; les plus indifférents se réveillent pour contempler le vide que laisse en s'éloignant une autorité bienfaisante, et de toute part retentissent les regrets du bien que la terre a perdu, et les éloges de la vertu généreuse qui grandit à tous les yeux, de toute la profondeur de sa modestie.

Chrétiens, vous reconnaissez le tableau que présentent depuis quelques semaines cette ville épiscopale et ce vaste diocèse, frappés dans la personne de leur vénérable Evêque. Tous les cœurs se sont émus, toutes les lèvres se sont ouvertes pour exalter ses mérites : jamais ses vertus ne furent mieux appréciées, ses bienfaits mieux connus, sa personne plus chérie et plus vénérée. Quand des sentiments si flatteurs se manifestent avec une touchante unanimité, le prêtre dont la voix se fait entendre dans cette solennité funèbre, a pour mission moins de louer le pontife qui n'est plus, que d'édifier l'auditoire qui veut bien lui prêter son attention. C'est dans cette vue que nous allons parcourir ensemble cette carrière si pleine de jours et de bonnes œuvres. Notre marche sera simple comme la vie du pieux prélat.

(1) Eccl. 11.

Marqué par la providence pour les redoutables fonctions de l'épiscopat, il s'y prépare de loin par le travail et de fortes études : bientôt il s'en montre digne, par la pratique des vertus sacerdotales, et quand l'heure est venue où l'Eglise remet en ses mains le bâton pastoral, il les remplit à la plus grande gloire de Dieu, à la plus grande utilité des fidèles.

Au moment de vous retracer quelques souvenirs des jeunes années de M^r DE POULRIQUET, j'éprouve, je vous le confesse, une sorte d'embarras. Vous rappellerai-je sa noble origine, ou bien, le détachant par ma parole de la vieille souche qui l'a produit et alimenté de sa sève, dois-je me borner à vous faire admirer le rameau fécond qui s'est couvert des plus belles fleurs et des fruits les plus abondants. Ne serait-ce pas blesser toutes les convenances, que de voiler aujourd'hui les images de ses ancêtres, comme si personne ici pouvait ignorer que notre Evêque descendait d'une de ces vieilles races bretonnes, qui semblent enracinées dans le sol, et avoir puisé dans ce sol généreux les sentiments de religion, d'honneur et de loyauté ? et cependant à ce mot de noblesse, retentissent à mon oreille les clameurs du siècle, amoureux de l'égalité, ennemi des distinctions héréditaires, se croyant magnanime quand il permet aux enfants de recueillir, comme un stérile héritage, les titres et le nom de leurs pères. Quand la noblesse a perdu presque tout son prestige aux yeux du monde, convient-il de la réhabiliter dans la chaire chrétienne ; et la Religion essayera-t-elle de creuser à son profit la ligne presque effacée des distinctions sociales ; elle qui place l'indigent au niveau du monarque, et n'établit entr'eux d'autre différence essentielle que la vertu ?

Que nous importe ce langage ? la Religion qui n'a pas fait la noblesse, ne travaille pas à la détruire, et ne s'abaissera pas à la jalouser. Quand elle était un pouvoir la Religion respectait ses droits : depuis qu'elle a perdu ses

droits, la Religion l'honore comme une décoration qui rappelle un passé glorieux; elle l'apprécie à sa valeur, et sans la rechercher, la reconnaît avec joie dans les princes qu'elle fait asseoir sur le trône pontifical. Le crédit que donne une haute naissance, la fortune qui l'accompagne viennent en aide à l'exercice du sacré ministère, et aux saintes prodigalités de la charité pastorale. Et puis le Sauveur du monde qui se sert de préférence des faibles et des petits pour l'accomplissement de ses desseins, appelle quelquefois les puissants et les forts, afin de montrer à tous les regards comment la sagesse éternelle sait tout sanctifier, tout utiliser pour sa gloire; et la pauvreté, malgré sa faiblesse, et les grandeurs, malgré leurs séductions. Ainsi en agit-elle à l'égard de notre pieux Evêque. Dès sa naissance elle sembla le marquer du signe de son élection : elle le prévint des bénédictions de sa douceur (1); et comme le jeune David, croissant au milieu de ses frères pour le trône d'Israël, le jeune Dominique DE POULPIQUET s'élevait pour le sanctuaire au sein d'une famille honorable et grande aux yeux du monde, et toutefois (nous en parlons d'après notre propre cœur), moins distinguée par la noblesse de son origine que par la noblesse de ses sentiments.

Vous n'avez garde de vous attendre, chrétiens, que suivant pas à pas M. DE POULPIQUET, dans la carrière des études, je vous le montre franchissant avec distinction tous les degrés de l'enseignement littéraire, et s'approchant avec une ardeur toujours croissante du sanctuaire de la science sacrée. Je vous dirai, dans un petit nombre de paroles, qu'il marqua ses jeunes années par l'amour du travail, une intelligence facile, une heureuse simplicité de caractère. C'est en ces termes qu'en parlait sur la fin de sa vie un homme d'un grand savoir et d'une franchise austère, le restaurateur de notre collège de Léon; vous

(1) Ps. xx. 4.

l'avez nommé : le vénérable abbé Perron. Il rappelait avec complaisance ces années de leur noviciat clérical, où son jeune compatriote unissait, à la science du théologien, la naïveté d'un enfant sans malice; dormant dès-lors, sans le savoir, la mesure de sa bonté; car la bonté la plus engageante est celle que produit l'union d'une intelligence forte et d'un cœur simple.

Cette simplicité qui gagne si facilement les hommes, est aussi la vertu qui plaît à Dieu, et attire ses plus douces complaisances. C'est elle, n'en doutez pas, qui mérita de bonne heure à notre Prélat futur, ces vives lumières qui lui montraient le sacerdoce de J. C., comme le but de tous ses efforts et l'unique objet de sa pieuse ambition. Mais le prêtre sera la lumière du monde; la science du prêtre sera le flambeau dont la clarté dissipera la nuit profonde du vice et du mensonge : il le sait, il le comprend, il en est vivement pénétré; de là son amour pour la science sacerdotale, qu'il ira puiser à sa source la plus abondante dans les célèbres écoles de Paris. Le voyez-vous, abandonnant les champs fleuris de la littérature pour les régions sévères de la théologie : il travaille, il sue, il creuse son sillon; tandis qu'à ses côtés labourent avec une ardeur égale ces jeunes intelligences qui préparent à leur avenir la riche moisson de la science, les Fournier, les De la Luzerne, plus tard la gloire de l'épiscopat français, reconnaissant, aujourd'hui, un digne émule dans l'enfant de la Bretagne. Il avait mis à profit les leçons de ses maîtres, il avait recueilli le fruit de ses généreux efforts, celui que nous avons entendu nous-même, discutant avec une profondeur pleine d'aisance, les questions les plus ardues de la science sacrée. Nous avons admiré plus d'une fois l'étendue de son savoir théologique, sa dialectique nerveuse, sa facile élocution latine, et nous avons compris qu'il eût conservé dans l'estime de ses contemporains le renom d'un élève distingué de cette illustre maison de Sorbonne, qui l'avait décoré des palmes glorieuses du doctorat.

*

Quelle idée vous formez-vous, chrétiens, d'un docteur en théologie ? inabus de préventions anti-religieuses, peut-être ne voyez-vous en lui qu'un personnage grotesque chargé d'une prétentieuse ignorance ou péniblement courbé sous l'immense fatras de ses vaines recherches et de ses connaissances puérides ; c'est la manière du monde, quand il se mêle de peindre. Mais voici la vérité : un homme a parcouru le cercle entier des études suivies dans nos établissements littéraires ; puis il a consacré huit ou dix années à l'étude de la Religion, les années les plus belles et les plus fortes, où l'imagination conserve tout son feu, où la raison acquiert tout son développement, où la réflexion mûrit toutes les pensées : il a profondément étudié les enseignements de la Foi, les lois admirables de la morale évangélique, les règles de la vie chrétienne : il a suivi de loin la marche rapide de la science humaine, reconnu ses progrès, constaté ses découvertes, au besoin combattu ses paradoxes, ou saisi pour la défense de la vérité les armes nouvelles qu'elle offrait à son courage. Alors, et seulement alors, il a pris sa place sur les bancs les plus élevés de cette faculté de Paris, depuis plusieurs siècles l'admiration de l'Europe, et comme le Concile permanent des Gaules.

Et ne croyez pas affaiblir l'éclat de cette peinture, en marquant les limites étroites de la science antique, et rappelant les questions oiseuses long-temps agitées dans les écoles. Sans doute, la science a marché : mais ne méprisons pas les travaux de nos pères, bien que leurs enfants aient donné à l'édifice une plus grande élévation. Dépréciez-vous Colomb, parce qu'il n'a pas abordé les archipels de l'Océanie ? Sa gloire sera toujours d'avoir ouvert la route et allumé le zèle des découvertes. Ces vieux maîtres de Paris ont arrêté les sciences sur la pente de l'abîme où elles allaient s'engloutir : ils ont animé les efforts, ils ont hâté les succès de ces essaims de disciples pressés au pied de leurs chaires : ils les ont lancés dans

la carrière où nous nous sommes avancés si loin. Un pareil résultat ne trahit pas une infériorité d'intelligence ou de pénétration, et pour le génie, Thomas d'Aquin se place au niveau des Newton, des Leibnitz et des Descartes.

Au reste, vous le savez, mes frères, dominée par ces souvenirs, la France a songé un moment à raviver l'antique splendeur de ses écoles de théologie : elle a nommé la commission des hautes études. Pour composer cette noble réunion des lumières, de l'expérience, de la sagesse, elle a consulté les registres d'honneur où la docte Sorbonne inscrivait les titres de ses lauréats, et au haut de la page elle a lu le nom de l'Abbé DE POULPIQUET. Si les hautes études n'ont pas obtenu jusqu'à ce jour de résultats sensibles, un pareil choix n'en est pas moins glorieux pour notre vénérable Evêque : il vivait loin de la capitale de la France, il n'intriguait pas ; il ne sollicitait pas : les juges du mérite sont venus le chercher au fond d'une province reculée, parce qu'après un demi-siècle, sa réputation de savoir s'est retrouvée toute vivante dans les écoles de Paris.

Chrétiens, c'est un moment bien solennel que celui où le lévite du Seigneur, brisant le dernier anneau qui l'attache au monde, laissant à sa famille un dernier adieu, courbe humblement la tête, sous la main du pontife, pour en recevoir l'esprit du sacerdoce ; puis, chargé du lien d'une obéissance volontaire, se relève plein de force pour travailler à la gloire du souverain maître, et au salut de ses frères en Jésus-Christ. L'heure est venue où M. DE POULPIQUET, abandonnant les lieux témoins de ses combats, quittant la lice illustrée par ses pacifiques triomphes, accourt vers son Evêque, et remet à sa direction suprême, ses forces, son savoir et son zèle. Vous avez appris quel accueil lui était réservé : si jeune encore, il se voit initié aux conseils du pontife, associé à l'administration de son diocèse : et la voix publique répète bientôt que le vicaire général est marqué pour un auguste héritage. Un prélat,

d'une haute vertu et d'une capacité supérieure, gouvernait à cette époque, l'église de Léon : c'est M. De la Marche qui a deviné dans l'Abbé DE POULPIQUET, un digne coadjuteur; déjà sa munificence a doté la ville épiscopale d'un superbe établissement littéraire; sa piété veut encore l'enrichir d'un Evêque selon le cœur de Dieu.

Mais le temps devait lui manquer pour l'exécution de ce religieux dessein, et les événements qui se pressaient dans notre patrie, allaient briser la houlette du pasteur, et le rejeter, avec son digne auxiliaire, loin du troupeau remis à sa garde. Une terrible épreuve se préparait, qui, dépouillant d'abord l'Eglise de ses splendeurs temporelles, devait bientôt attenter à ses droits imprescriptibles, et placer ses ministres entre l'apostasie et le malheur. Quand vous les voyez presque tous choisir l'exil ou la mort, ne croyez pas, mes frères, qu'ils fussent guidés par le regret de leurs trésors perdus, ou par un aveugle et stupide entêtement. Ils devaient à l'Eglise, en sacrifiant ses richesses, de ne pas sacrifier ses lois : ils devaient aux fidèles de les prémunir contre l'invasion d'un schisme déplorable : ils se devaient à eux-mêmes de ne pas avilir, au gré des passions humaines, leur sacré caractère. Croyez-vous qu'il ne leur en coûtât pas d'abandonner leur patrie? Qu'il fut sans amertume cet adieu furtif au berceau de leur enfance, aux joies de la famille, aux douceurs de l'amitié? Ils ont dit, cependant : plutôt l'exil que l'infamie, et sont partis, le cœur brisé, mais l'âme inébranlable. Oh! qui racontera leurs misères et leurs douleurs! On les a vus, haletants sur les chemins de la terre étrangère, hégayant un langage nouveau, pour mendier le pain de l'indigence, et bénir leurs bienfaiteurs. Combien de fois leurs regards humides suivaient à l'horizon le nuage qui passait sur la France, tandis que leurs lèvres redisaient avec tristesse les chants d'Israël captif au bord des fleuves de Babylone? Que la patrie leur semblait belle; qu'elle leur semblait aimable

cette patrie si cruelle, quand, de la terre de l'exil, ils la regardaient à travers leurs larmes!

Mais, tout-à-coup, une voix a retenti, voix qui trouve mille échos : la France ouvre ses barrières, la Religion ses temples désolés : la main puissante qui porte le glaive des combats, va réunir les pierres dispersées du sanctuaire : le génie qui gagne les batailles, marquera son passage par la défaite de l'anarchie et de l'impiété. Enfants de la mère commune, long-temps rejetés de son sein, sa colère est tombée : revenez dans ses bras. Ils ont entendu cet appel, les pauvres exilés, ils s'empressent, ils accourent, le front calme, le cœur humble, l'âme pénétrée de reconnaissance pour le Seigneur et l'instrument de ses miséricordes. Avec quelle joie vous les vîtes revenir, troupeaux sans pasteurs, basiliques sans fidèles; autels sans sacrifices! Le vieillard verse des larmes, en songeant qu'il pourra mourir en paix dans les bras de la Religion; l'âge mûr entrevoit un avenir moins sombre; l'enfance regarde avec étonnement ce mouvement inaccoutumé, ces pompes inconnues; tandis que les voutes sacrées répètent l'hymne d'actions de grâces, et que, du haut des airs l'airain pieux jette aux campagnes réjouies ses vibrations sonores. L'indifférence même s'émeut de ces démonstrations : *Hi qui amicti sunt stolis Albis qui sunt et undè venerunt?* (1) Ces triomphateurs modestes, qui sont-ils, et de quelles contrées sont-ils accourus? *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna* : Ceux-ci sont les héros de la grande tribulation : ils ont traversé sans peur les jours des grandes luttes; ils ont tout sacrifié, tout souffert, tout pardonné; à cette heure les populations fidèles célèbrent leur retour, comme la Gaule des anciens jours recevait en triomphe Hilaire revenant du combat.

(1) Apocal. vii. 13.

Cependant les jours de fêtes s'écoulent, et le soleil ramène les jours de travail : en touchant les rivages de la France, le prêtre de J. C. est venu chercher des fatigues, et non pas le repos. L'abbé DE POULPIQUET, alors dans la force de l'âge et la plénitude du talent, s'est fixé dans sa paroisse natale ; et cette Eglise de Plouguerneau, qu'il avait un moment gouvernée à l'époque de son nouveau sacerdoce, le voit avec allégresse diriger sa nombreuse population. Vous dirai-je le zèle qu'il déploya dans les plus humbles fonctions du ministère pastoral ; vous le montrerai-je simple avec le simple habitant des chaumières, ce prêtre aux yeux duquel avait brillé de si bonne heure la mitre pontificale ? Son cœur, plus grand que toutes les grandeurs, ne conserve pour elles ni regrets ni désirs, et pleinement heureux en guidant son troupeau docile, il rejette les espérances de la terre, et mesure d'un regard tranquille l'espace qui le sépare de son dernier jour et de sa demeure dernière. Mais la vertu qui s'ignore n'en jette que plus d'éclat. A peine établi dans ce diocèse, M^r De Crouseilhès, promenant son œil d'aigle sur les campagnes les plus reculées, découvre le mérite sous le voile de la modestie, et M. DE POULPIQUET doit abandonner l'humble sanctuaire pour s'asseoir aux conseils de son évêque. Certes, la sagesse éternelle qui lui destinait une auguste succession, ne pouvait le placer à meilleure école : nul autre maître ne lui aurait mieux appris à porter avec courage le fardeau de la charge pastorale, à concorder mûrement ses desseins, à bien assurer le succès de ses entreprises ; nul autre ne déployait plus de prévoyance dans ses œuvres, plus de grandeur dans leur exécution, plus de constance à lutter contre tous les obstacles : Pontife éminent, homme supérieur auquel il n'a manqué qu'un théâtre, je ne dirai pas plus vaste ; je vois les limites de ce diocèse : je ne dirai pas plus digne de son génie ; où trouver ailleurs un peuple,

un clergé plus capables de concourir aux grandes vues de leur chef : mais je le dirai sans flatterie, comme sans mensonge, un théâtre plus rapproché des lieux où se distribue la renommée, pour briller à la tête de l'épiscopat français ?

Tandis que l'abbé DE POULPIQUET secondait ce grand évêque dans l'administration de son diocèse ; qu'il l'aidait de ses conseils et de ses lumières dans ces fonctions si hautes et si difficiles : visitant avec lui nos cités et nos paroisses rurales ; examinant avec une sévérité tempérée par la bienveillance, les jeunes aspirants au sacré ministère ; émettant son avis humble et fortement motivé sur les principes et sur les personnes, la voix du monarque l'appelait aux honneurs de la prélature, et le désignait au vicaire de J. C. comme l'ouvrier laborieux et intelligent qui devait reconstruire une église célèbre (1), et lui rendre au moins une partie de son antique splendeur. Mais à cette nouvelle, je le vois qui se trouble, qui s'effraie, qui recule : un refus nettement articulé répond aux avances du souverain. L'amour de son pays luttait-il en son âme contre le prestige des grandeurs ? Cet attachement d'un cœur breton pour sa chère Bretagne s'était-il soulevé à la pensée d'une cruelle séparation ? peut-être l'aura-t-il éprouvé à son insçu ; mais un sentiment plus élevé, plus chrétien, dominait sa volonté : celui d'une humilité profonde. Il n'aurait pas hésité devant un nouvel exil ; il s'arrête à la vue d'un fardeau qu'il juge au-dessus de ses forces ; et sa modestie le conserve à cette église de Quimper. Béni soyez, vous, ô mon Dieu ! qui vous êtes servi de ce noble désintéressement pour nous donner un pontife selon votre cœur et nos besoins, un Evêque né au milieu de nous, connu de chacun de nous, connaissant lui-même nos mœurs et nos usages, et parlant à nos laboureurs ravis la langue dans laquelle ils ont appris à vous prier et à chanter vos louanges !

(1) L'église de Langres.

Venez donc vous placer à la tête du troupeau désolé ; hâtez-vous, ô bon pasteur ! d'en prendre la conduite ; que votre courage ne recule pas devant cette tâche immense : le Dieu qui vous envoie ne vous a-t-il pas dit au fond du cœur : *Je serai avec toi* (1).

Oui, le Seigneur fut toujours avec notre pieux Evêque : et nous en trouverons la preuve dans la sagesse de sa longue administration. Représentez-vous, chrétiens, les nombreuses populations éparses sur la vaste étendue de ce diocèse ; bien au-delà d'un demi-million d'âmes qu'il faut sans cesse écarter des sentiers du mal et pousser dans les voies difficiles de la vertu : ces réunions saintes, ces communautés ferventes dans lesquelles la vigilance du premier Pasteur doit maintenir, doit même accroître l'amour de la régularité, le zèle de la perfection intérieure, l'ardeur de la charité la plus sublime ; et plus que tout cela, ces six cents prêtres, les collaborateurs nécessaires du père de famille dans le défrichement d'une terre souvent ingrate et stérile : ces six cents prêtres, dont il doit connaître personnellement les talents, les vertus, le caractère, afin de placer chacun dans le poste où il se rendra le plus utile à l'Eglise ; dont il doit même connaître les misères, pour prévenir tous les écarts, et ne pas réjouir la malignité du siècle, toujours à l'affût du scandale. Eh bien ! mes frères, diriger cette vaste machine, faire mouvoir ces innombrables rouages sans bruit et sans confusion ; remplacer les ressorts qui s'usent sans que le mouvement s'arrête : marcher, marcher toujours, en écartant les obstacles, en se créant des forces nouvelles ; accélérer vivement, sans la précipiter, la course du char qui emporte les hommes vers le ciel : toucher au but presque avant que la foule ait senti la longueur du chemin : croyez-vous que c'est chose facile, et l'œuvre d'une sagesse commune ?

(1) Judic. vi. 16.

Ne reconnaissez-vous pas le fruit précieux de cette sagesse pastorale dans la facilité, dans le bonheur de ses relations habituelles avec la puissance publique, avec l'administration provinciale et les autorités subalternes. Grâce au plus heureux mélange de condescendance et de fermeté, nous l'avons vu traverser, à son honneur comme à l'avantage de son diocèse, les jours les plus critiques de cette grande ère des changements, et prouver aux moins bienveillants que la religion n'est jamais un obstacle à la marche régulière des affaires de ce monde, mais plutôt un auxiliaire pour le pouvoir chargé d'affermir le règne de l'ordre et de la paix. Un auteur anti-religieux a dit de la vieille France, que c'était un royaume fait par des Evêques : si la part des Evêques n'a pas été si grande dans la formation de la France nouvelle, ils ne se tiennent pas indifférents à ses destinées, étrangers à son bonheur et à sa gloire, mais ils suivent avec intérêt sa marche dans les voies qu'elle s'est tracées, l'appuyant en silence dans les pas difficiles, lui offrant quelquefois les lumières de leur expérience ; dans tous les temps, le secours de leurs prières.

Qu'il est beau le rôle du pontife, qu'il est grand même aujourd'hui, bien que dépouillé du prestige des richesses et de la puissance ; disons mieux, qu'il est magnifique, débarrassé d'un entourage inutile et d'un éclat trompeur ; rejetant son manteau de pourpre pour laisser apercevoir la vigueur et la souplesse de ses mouvements ! on a cru l'affaiblir, il se relève plus fort ; on a voulu l'appauvrir, sa charité multiplie les largesses. En preuve de mes paroles, je citerai tout haut notre vénérable Evêque. Sa bienfaisance a dépensé peu de paroles, mais distribué d'abondantes aumônes : le monde ne s'est pas enquis de ses bienfaits ; mais les pauvres en connaîtront l'étendue, et leurs regrets signaleront cette source cachée où leur indigence a puisé si long-temps. Bien qu'éloigné de cette résidence, nous avons entendu parler mille fois de ses

pieuses prodigalités ; nous en avons été par occasion le témoin et le dépositaire. Charitable pontife, si la terre connaissait les trésors que vous avez versés dans le sein du malheur, et l'à-propos de vos offrandes, et la délicatesse de vos procédés, la reconnaissance et l'admiration inscriraient votre nom vénérable dans les annales de la bienfaisance. Mais loin de divulguer les œuvres de votre miséricorde, vous auriez voulu vous les cacher à vous-même, et dérober à votre main gauche le secret des saintes largesses de votre main droite.

Nous sommes témoins, mes frères, des efforts tentés pour extirper l'indigence ou du moins sa manifestation la plus hideuse, la mendicité : car hélas ! il est vrai de plusieurs que ce n'est pas la misère du pauvre qui les touche ; mais le spectacle de cette misère qui les révolte et leur soulève le cœur. De là des essais plus ou moins heureux, des plans habilement tracés et le plus souvent inexécutables, des souscriptions généreuses et toujours insuffisantes. La philanthropie a même imaginé de multiplier les plaisirs des heureux du siècle, pour en jeter la desserte à l'infortune : on ne jeûne pas, on danse pour donner du pain à l'indigent. A la bonne heure, que sa faim soit apaisée et nous ne nous plaindrons pas ; nous dirons seulement qu'en dehors de la religion le pauvre ne sera pas complètement soulagé : on lui jettera sa pâture de loin et sans le regarder, on le rassasiera pour étouffer sa plainte, comme on fait la part du feu dans un incendie. Le pauvre de son côté, s'il est irrégulier, trompera la bienfaisance publique et abusera du bienfait. Dans la religion, le pauvre est un frère, un membre malade que les autres soigneront avec amour.

Ainsi pensait, et ce qui vaut mieux encore, ainsi se montrait dans ses œuvres M^s de POULPIQUET, et sans doute vous ne serez pas surpris qu'en soulageant toutes les infortunes, il n'ait pas oublié les besoins de ses collaborateurs. Aucun de vous ne l'ignore, le prêtre assuré de pain, tandis

qu'il peut travailler à la moisson, quand les années ou les fatigues ont usé ses forces, n'a d'autre alternative que de s'imposer comme une charge aux populations qu'il ne peut plus servir, ou de vivre de privations, dans l'attente d'un avenir rempli d'incertitudes ; et peut-être devons-nous bénir cette incertitude même, car elle accroît notre détachement de la terre et notre confiance en Dieu : c'est pour lui seul que nous travaillons, et nullement en vue d'une aisance future et d'un repos assuré. Mais en dehors de l'abondance, se trouvent les choses nécessaires à la vie ; prêtres de J.-C. chassez toute inquiétude : votre charitable évêque y a pourvu. Dans l'honorable retraite où vous pourrez abriter vos derniers jours, il a même prévu les chagrins d'un triste isolement ; vous y retrouverez les anciens compagnons de vos études, vos collègues dans les fonctions du sacré ministère : et comme le vieux marin qui a dit à la mer un dernier adieu, aime à se promener sur le rivage et à contempler le mouvement des flots : tantôt il s'entretient avec les compagnons de sa vie aventureuse, des vaisseaux qui les ont portés, des bords lointains qui ont vu flotter leur drapeau, des combats où se signala leur courage : tantôt il interroge le jeune matelot des nouvelles de la mer, et compare aux jours présents les jours de sa jeunesse : puis quand le soleil retire ses derniers rayons, il regagne son modeste réduit ; et s'endort bercé par ses souvenirs, et croyant entendre encore le murmure du vent dans sa voile et le clapotement de la vague contre les flancs de son navire : ainsi dans cette paisible solitude, le prêtre ramenant sa pensée sur sa longue carrière, se rappellera les belles années de son noviciat clérical, les premiers essais de son zèle, les premiers fruits de son ministère ; vieillard, il redira dans la compagnie des vieillards, les pompes des anciens jours, l'affluence dans les solennités chrétiennes, les populations émues aux éclats de la parole divine ; il s'informerait au jeune sacerdote, des victoires de la foi, des progrès de la

piété ; puis dans ses beaux rêves, retrouvera la splendeur des saintes cérémonies et la mélodie des hymnes sacrés.

Qu'il est doux de terminer ainsi dans le repos d'une bonne conscience, une vie toute consacrée à la gloire du Seigneur ; de couronner sa carrière active, par toutes les œuvres de la perfection intérieure ! Ce désir d'une sainte retraite vivait depuis long-temps au cœur de notre vénérable pontife, et si les besoins de son peuple en ont arrêté l'exécution, avec quelle ardeur ne s'efforçait-il pas d'en compenser les avantages, par la pratique assidue de la plus haute piété ! Nous l'avons vu, dans ces réunions sacerdotales, où nous venions nous renouveler dans l'esprit de notre vocation : nous avons admiré dans notre Evêque la plus édifiante régularité ; les pratiques les plus fatigantes n'épuisaient pas sa constance, les exercices les plus répétés ne refroidissaient pas son ardeur : à quatre-vingts ans, à genoux au milieu de ses prêtres, il récitait la prière matinale, il suivait la méditation spirituelle, puis écoutait avec humilité, lui prince de l'église, la parole austère et les avis d'un simple missionnaire ; et les conservant dans son cœur, se retirait dans le silence du recueillement. Dans le secret de sa résidence épiscopale il montrait, nous le savons, le même amour de la prière, la même ferveur à l'autel ; donnant tous les jours la même édification aux prêtres et aux serviteurs employés auprès de sa personne. Ce sont là, chrétiens, les véritables vertus ; les vertus vraiment solides, vraiment sacerdotales, que l'ambition n'inspire pas, sur lesquelles l'orgueil ne trouve aucune prise. J'admire le pontife qui du haut de son trône gouverne avec sagesse et avec gloire les peuples soumis à son sceptre pastoral ; je vénère celui qui prie pour son troupeau, en secret prosterné devant le tabernacle. Ne vous offre-t-il pas un spectacle bien touchant, ce père levé long-temps avant l'aurore pour gagner du pain à ses enfants qui près de lui dorment insoucians et tranquilles ; cette mère qui prolonge ses veil-

les laborieuses, lorsque déjà le sommeil a suspendu les pleurs ou les joies de sa jeune famille. Ô mes frères, combien de fois, lorsque vous dormiez encore, après une soirée de plaisirs, dans les longues nuits de l'hiver, combien de fois votre évêque a prié pour vous dans son modeste oratoire, entre ses murs humides, et dans son atmosphère refroidie !

Nous devons à cette piété pleine d'une vie surabondante, la belle institution de l'adoration perpétuelle, comme nous la voyons pratiquée dans ce diocèse au grand avantage de nos populations. Si tous les jours sont marqués par des blasphèmes, tous les jours sont sanctifiés par de solennelles réparations. Que le soleil se lève sur nos religieuses contrées : géant superbe, qu'il s'élançe au sommet du ciel, pour se plonger bientôt dans les profondeurs de l'Occident ; ses premiers feux ont éclairé la marche des fidèles vers le temple, et son dernier regard les verra prosternés sous l'impression consolante d'une céleste bénédiction. Religieux pontife, les générations à venir béniront cette magnifique invention de votre tendre piété.

Arrêtons-nous, mes frères, car les paroles des livres saints retentissent à nos oreilles : *Consumptus cetate, mortuus est, et appositus est populo suo, senex et plenus dierum* (1). Usé par l'âge, il est mort : vieillard et plein de jours, il a rejoint son peuple. Il est mort, mais sa mémoire vivra dans nos cœurs ; il est mort, mais les annales de cette église conserveront fidèlement le souvenir de ses œuvres et de ses vertus ; il est mort, mais sa dépouille vénérable reposera parmi nous comme un gage d'amour et de sécurité. Populations réunies sous sa houlette pastorale, vous partagiez également ses affections ; une ingénieuse disposition vous en partagera également les témoignages : que son corps retourne aux lieux si chers où le pieux évêque reçut le jour ; son cœur deviendra le trésor de sa

(1) Gen. xxxv. 29.

ville épiscopale et de cette église de Quimper si longtemps l'objet de sa tendre sollicitude.

Vous ne trouverez pas sans doute que ce soit manquer aux lois de la plus sévère bienséance que d'adresser du haut de cette chaire, au nom de la Religion éplorée, une parole de remerciement à toutes les classes de la population, qui ont montré, dans ces tristes conjonctures, un intérêt si affectueux pour notre bon prélat, un regret si profond de sa perte. Nous vous l'adresserons d'abord cette parole de remerciement, à vous, honorable Magistrat, dont nos contrées ont appris à bénir l'administration habile et paternelle; nous avons su vos délicates attentions pour l'auguste malade; la noblesse de vos procédés a retenti au fond de nos campagnes, et la reconnaissance des fidèles comme du clergé vous est acquise dans la proportion de leur attachement pour leur Evêque. Nous l'adresserons à vous, habitants de Quimper, qui avez signalé votre haute estime pour le pontife, par votre pieuse affluence autour de son cercueil; à vous aussi, mes dignes confrères, qui célébrez avec effusion les vertus de votre chef; au vénérable chapitre de notre église cathédrale, qui l'entoura si long-temps de son respect et de son amour; nous vous nommerons encore, vous, les dépositaires de sa confiance, la lumière de ses conseils, aujourd'hui nos maîtres et nos conducteurs; vous avez allégé son fardeau, adouci ses amertumes, et mérité bien justement notre profonde déférence pour votre sainte autorité.

Pour moi, me rappelant à cette heure, les preuves honorables d'intérêt et d'affection que j'ai reçues de M^r DE POULPIQUET, je me féliciterai toute ma vie de lui avoir payé, dans une occasion solennelle, le faible tribut de ma vénération et de ma reconnaissance.
